



Qu'est ce que pour nous, mon coeur

par

Darkecho

1. 26 Octobre 1871, Paris
2. 27 Octobre 1871, Londres
3. 7 Juillet 1873, Londres
4. 10 Juillet 1873, Bruxelles



26 Octobre 1871, Paris

Inspiration : Dorian Gray, livre et film, poèmes de Rimbaud et Verlaine.

Les personnages appartiennent à leurs auteurs respectifs.

Note : Les deux premiers chapitres de cette histoire sont une sorte d'introduction, mettant en scène Rimbaud et Verlaine pour ce chapitre, Dorian Gray et Basil dans le chapitre suivant.

Toutes les personnes citées existent, mit à part Gustave Lentier (faute de source.)

Certaines scènes peuvent se rapprocher du film "Totale Eclipse"

Arthur Rimbaud POV

26 Octobre 1871, Paris

Encore un matin où je me réveille seul, dans le grand lit froid de Paul.

Me vient une question : "Qu'est ce que je fais là ?"

Ha oui, je me souviens. Hier encore, nous étions sortis, avec Paul, dans un des cafés où nous avons rejoint tous ses amis poètes, ces crétiens du Parnasse.

Nous avons beaucoup bu, absinthe, schnaps, et nous étions rentrés très tard dans la demeure familiale. Sur le chemin, nous étions faits, comme les plus pauvres des parisiens, et nous récitions des vers à l'envers, pliés en deux à cause de nos fous rires.

Nombreuses étaient les soirées semblables à celle-ci, que nous passions ensemble. Nous étions complètement bourrés, et dans les rues vides de Paris qui dormait, nous nous embrassions sans retenue quand le coeur nous en disait.

C'était les rares moments où ce vieux poète fini était débridé, rares instants où j'avais l'impression de vivre une expérience intéressante.

Je logeais dans la maison familiale depuis fin aout, et nous vivions cette aventure depuis peu. Paul était pour moi une façon d'améliorer ma connaissance du monde, et comblait beaucoup d'expériences qui s'offraient à moi.

Mais Paul Verlaine, poète alcoolique, était, malheureusement pour moi, l'homme le plus soumis qu'il m'avait été donné de connaître. Il me disait qu'il ne pouvait quitter sa femme, cette pauvre petite bourgeoise pas jolie pour un sou, Mathilde Mauté, qui en plus d'être un premier boulet, était également enceinte. Ces deux obstacles m'empêchaient de profiter au maximum de ce qu'il pouvait avoir de captivant.

C'était à cause de ça, de la famille de Paul, que le matin, le lit où nous nous endormions le soir, le sourire encore accroché aux lèvres, était vide. Il ne voulait pas qu'elle puisse suspecter quoi que ce soit, et se levait aux aurores pour la rejoindre dans son sommeil. Même s'ils ne pouvaient pas passer une heure sans se disputer, Paul ne voulait pas se détacher de ce laideron.

"Je l'aime Rimb", qu'il me disait toujours. C'était sa phrase préférée, tiens.

Ce matin là, seul dans les draps, qui portaient encore son odeur mêlée à la mienne, je réfléchissais à ce que je pouvais bien faire pour qu'il se détourne de Mathilde et qu'il s'intéresse à moi. Pas que je sois amoureux, loin de là. Juste qu'il soit sans attache, que je puisse tirer de lui tout ce qui me semblait essentiel.

Je me levais, et fut pris d'un horrible vertige, accompagné d'un goût désagréable dans la bouche. Quelle idée j'avais eu de me bourrer à l'absinthe !

Je tentais de m'habiller sans chuter, ma tête me semblant peser une tonne. Après de nombreux efforts, pour enfiler les vêtements propres que je trouvais autour de moi, je sortais de la chambre, avec pour objectif de voir comment Verlaine allait s'en sortir avec ses excuses pitoyables ce matin.

Je m'installais à table, là où Mathilde était déjà assise, et faisait servir par l'un des domestiques de la maison. Elle m'adressa un sourire, signe clair qu'elle ne savait rien de ce qui se passait dans son dos. Je lui rendis son sourire, évidemment rempli d'hypocrisie, et attendais l'arrivée de Paul en sirotant le thé que m'avait apporté l'une des servantes.



Il arriva quelques instants plus tard, parfaitement apprêté, donnant l'impression d'être réveillée depuis des heures déjà. Il s'approcha, embrassa la joue de sa femme, et ne m'adressa pas la parole pendant tout le temps où il lui demanda comment elle allait et comment se portait le bébé.

Il agissait toujours comme cela. Il était Paul Verlaine, poète amoureux de sa femme, grand écrivain, homme parfait, avec Mathilde, et étai avec moi l'homme complètement soumis, très vite bourré, hypocrite et gay. J'avais appris ce terme d'un ami de Charleville, qui faisait des aller et retour avec l'Angleterre. C'était exactement le qualificatif qui lui correspondait : gay. Quand l'absinthe avait fait son effet sur son esprit, il commentait le physique des jeunes hommes, me rappelait à quel point j'étais beau, et quand il était vraiment soul, m'embrassait sans aucune honte.

Je le fixais, attendant que ses yeux croisent les miens, et quand il se décida enfin à me regarder, il senti, par mon sourire supérieur et dédaigneux qu'il me devait des explication.

Il annonça à Mathilde, qu'aujourd'hui, lui et moi allions rendre visite à son éditeur, car si je voulais un jour publier quelque chose, il me fallait des contacts.

Il me lança un rapide regard, demandant par lui si son argument était assez convainquant. Je lui répondais par un autre sourire et un léger hochement de tête.

Il embrassa une seconde fois Mathilde, attrapa un chapeau et m'invita à le suivre.

J'envoyais un "Au revoir, Madame, portez vous bien !", et m'échappais de l'étouffante atmosphère de cette maison en suivant Paul au dehors.

Enfin sortis, nous nous mîmes à marcher, prenant des rues au petit bonheur, gardant le silence un long moment. Il rompit finalement le calme, sur son ton soumis qu'il ne pouvait faire disparaître avec moi.

- Tu m'en veux.

- C'est une question ?

- Non, je le sais, tu m'en veux.

- Paul, tu sais très bien que je m'en fous de ce que tu fais. Ca me regarde pas. Je veux juste que tu sois pas hypocrite avec Mathilde et avec moi. Tu joues un double jeu, et je sais même pas avec quel Paul je sors.

- Mais, je l'aime Rimb'...

Je ne pus retenir un soupir. Non mais et puis quoi encore ? Pourquoi pas "elle est jolie comme un coeur", ou "j'ai envie d'être un bon père" tant qu'on y est ?

- Ecoute moi bien, espèce de dégonflé, quitte ta femme, ou c'est le beau Arthur Rimbaud qui se casse chercher un autre parnassien dégarni ailleurs. C'est aussi simple que ça.

Je voyais à son regard qu'il réfléchissait, sûrement au pour et au contre de mon annonce.

- Arthur... Qu'est ce que tu cherches, en jouant comme ça avec moi ?

- J'en sais rien... T'avoir pour moi me semble être déjà pas mal.

Il me lança un regard étonnement joyeux, et se rapprocha de moi, sans le vouloir.

Nous ne rentrâmes pas de la journée chez les Verlaine. Nous rencontrâmes l'éditeur de Paul, un certain Gustave Lentier, homme rabougrî, qu'on aurait dit mort tant son visage était inexpressif.

Nous fîmes, à la tombée de la nuit, un arrê dans le bar que nous fréquentions souvent, pour y rester jusque tard dans la nuit.

Paul était plus ivre que jamais, et sur le chemin du retour, il criait dans toute la rue "Verlaine et Rimb', Verlaine et Rimb' !" en glissant sa main dans la poche de mon manteau.

Son comportement, l'alcool qui l'enivrait me donnèrent une idée, qui le ferait peut être quitter cette imbécile de Mathilde. Mon regard cherchait celui de Paul, et quand enfin il me regarda, je l'embrassais fougueusement. Très peu surpris par mon acte, il s'empressa de m'embrasser à son tour et n'hésita pas à rapprocher nos deux corps.

Après quelques instants de cet échange impétueux, je proposais à Verlaine, dans un souffle, de passer la nuit dans la minuscule mansarde que j'habitais avant d'emménager chez lui.

Sans la moindre question, il accepta et nous rejoignîmes l'appartement quelques minutes plus tard, les doigts



entrelacés, le souffle court.

Nous échangeâmes encore quelques longs baisers pendant que nous montions les escaliers, et une fois arrivés devant la porte, Verlaine semblait tout à fait prêt pour le plan que j'avais imaginé.

J'ouvrais la porte, et dans la minuscule pièce qui constituait mon ancienne demeure, nous passâmes de longs moments sur le lit miteux, à échanger caresses et baisers, avant d'enfin nous débarrasser de nos vêtements, devenus inutiles.

Paul allait enfin devenir vraiment intéressant.

Il avait compris où je voulais en venir et ne revint pas sur sa décision.

En même temps, bourré comme il était, il n'était pas en état de faire quoi que ce soit.

Cette nuit là, Paul se laissa totalement aller, et fut encore plus soumis qu'à son habitude. J'aurais pu lui faire faire tout ce que je voulais, mais je me contentais d'essayer toutes les choses pour lesquelles j'aurais pu être envoyé en prison.

Pour la première fois, Paul ne mentionna pas sa femme, ni quoi que ce soit d'autre que mon prénom et mon nom, qu'il tantôt murmurait, tantôt criait, étouffé dans l'oreiller.

Nous ne nous endormîmes que très tard, serrés nus l'un contre l'autre.

En m'endormant, je me questionnais : mon plan allait-il fonctionner ? Avais-je été assez persuasif ?

Mes questions s'enfuirent vite, quand enfin je trouvais le sommeil, collé contre le dos de Verlaine. Il me sembla juste entendre, juste avant de sombrer

- Je t'aime Rimb.

Commentaire de l'auteur : Le prochain chapitre arrive, mettant cette fois en scène Dorian Gray, personnage imaginaire.

A bientôt !



27 Octobre 1871, Londres

Note : Ce chapitre est grandement inspiré de certaines scènes du film, sorties de leur contexte, ainsi que certaines citations du livre.

Dorian Gray POV

27 Octobre 1871, Londres

- Sir Gray, montez je vous en pries. Nous vous attendions.

Avec un signe de tête pour le cocher, je grimpais dans le fiacre, et m'asseyais sur une banquette de velours, en face de Lord Henry Wotton et Basil Hallward.

Henry Wotton... Cet homme était le mélange d'un maître en matière en pensée, d'un compagnon, d'un mentor et d'un séducteur. La relation ambiguë que nous entretenions était la recette parfaite entre un grand respect mutuel, une attirance et une répugnance mutuelle. Il était totalement captivé par mon corps, j'étais séduis par son esprit.

Basil quand à lui, était un peintre extrêmement doué. Certainement le plus doué que je connaissais. Il avait peint mon portrait à notre rencontre, et il m'avait suffit de regarder un seul instant cette peinture pour savoir qu'il avait capturé mon âme. Il était également, après avoir peint son oeuvre, tombé follement amoureux de moi. Il n'y avait aucun doute sur cela, Basil avait les yeux remplis d'une passion splendide lorsqu'il me regardait, et n'hésitait pas à déclarer : "Dorian, vous êtes une véritable perfection", ce qui revenait à la description d'Henry, pour qui j'étais la représentation d'un nouvel hédonisme.

Cependant, bien qu'étant touché par toutes ces marques d'admiration, je ne pouvais m'attacher, ni à l'un ni à l'autre de ces hommes, simplement parce qu'aimer, m'arrêter avec l'un d'eux, ou avec n'importe qui d'autre était pour moi synonyme de perte de tous les expériences que je voulais tester.

Les conseils avisés de Henry me donnaient d'ailleurs l'envie de continuer sur cette voie. Il ne cessait de me répéter : "Avec votre personnalité et votre physique, il n'y a rien que vous ne puissiez faire."

Et en effet, jeunesse et beauté m'ouvraient toutes les portes. Grâce à ces deux qualités, je visitais depuis quelques mois les plus sombres quartiers de Londres, les soirées les plus chères, les endroits les plus sensuels, pour combler les plaisirs dont mon corps était nouvellement adepte. Je ne connaissais pas une seule personne sans toute l'Angleterre aussi prête que moi à offrir à son corps tous les désirs qu'il proposait.

Ainsi, je connaissais le goût de la sueur, du sang, du désir et de la souffrance, tout autant de délicieuses merveilles charnelles dont je ne pouvais plus me passer.

Les plaisirs auxquels je m'exposais m'étaient facilités par Henry, qui connaissait Londres mieux que n'importe qui. Grâce à lui, je pouvais pénétrer chez les hommes les plus fortunés comme dans les faubourgs les plus douteux.

Ce soir là, Henry voulait nous emmener, Basil et moi, dans un bordel que nous ne connaissons pas. Et tandis que le fiacre filait à travers les ruelles obscures, Basil et moi nous demandions ce que la soirée nous réservait. Je sentais, malgré mes questionnements, l'excitation qui me faisait tourner la tête et qui créait, par salves, des noeuds dans mon estomac.

Lord Henry, comme à son habitude, ne laissait rien paraître sur son visage impassible. Ni sourire, ni sourcils froncés, rien qui puisse me laisser sous-entendre quoi que ce soit.

Le silence était total dans la petite cabine feutrée, et à part Basil, qui me lançait parfois de longs coups d'oeil, nos regards étaient perdus dans le paysage qui défilait par la petite fenêtre.

- Dorian, à quoi pensez-vous ? demanda finalement Henry.

Je ne répondis rien, mes pensées se concentrant sur le lieu qui se rapprochait. Je ne voulais pas qu'il puisse se douter



que ce qu'il me proposait me plaisait. A ses yeux, j'étais le pauvre jeune homme de 23 ans, malléable et stupide, qui n'avait aucune capacité quand il était seul. Je faisais mon possible pour lui montrer que peu importe, qu'il soit avec moi ou non, j'étais bien capable de vivre sans lui.

Enfin, le fiacre s'arrêta dans une rue peu éclairée, devant une ancienne bâtisse, fermée par de grosses portes en bois. Nous sortîmes, Henry lança une pièce au cocher, et le fiacre reparti silencieusement. Basil regardait autours de lui, l'air étonné, tandis que je suivais Henry, qui ouvrit les deux portes de bois qui fermaient le bâtiment.

A l'intérieur, des entremêlas de corps s'agitaient sur les sofas recouverts de luxueux velours usé par les âges, ou derrière les paravents de bois précieux.

Nous entrâmes dans la pièce, qui servait de hall et de pièce principale en même temps. Au dessus de nous s'élevaient de nombreux balcons, mezzanines et escaliers.

Basil faisait courir son regard partout dans la salle, étonné par tant de perversion et d'exhibition. Henry quant à lui, était déjà en compagnie d'une jeune femme dénudée.

Et moi, étonné comme à chaque visite d'un nouvel endroit, j'observais avec plaisir.

Cet endroit rassemblait tous les aspects de la luxure. Les jeunes femmes collées aux hommes à l'air lubrique, la nourriture abondante sur les tables en bois, les lourdes tentures et tissus qui recouvraient tous les meubles, l'alcool qui passait de bouche en bouche, les corps couverts de sueur qui se serrent et se desserrent au rythme des respirations saccadées, les gémissements discrets et étouffés venant des chambres...

C'était dans cette ambiance secrète et calfeutrée, chaude et sensuelle, que je me sentais le mieux. J'avais le sentiment de puissance que je n'avais nulle part ailleurs. Je n'avais pas à penser à quoi que ce soit, mon corps me dirigeait grâce à ses pulsions. J'agissais sans remords. Comme le disait Henry, "personne n'a besoin de savoir".

Je retrouvais mes réflexes, et laissais mon pardessus aux mains d'une servante, aussi dénudée que les autres femmes. Je m'avançais vers l'un des sièges recouverts de velours et me servis grandement d'un bouteille à la délicate couleur ambrée. Je m'enivrais du goût puissant de la boisson, ne m'occupant pas du couple de femmes s'affairant à m'enlever ma chemise. J'étais habitué à ce genre de choses, et leurs démonstrations de volupté ne m'intéressaient plus. Ayant fini mon verre, je laissais les deux jeunes filles caresser mon ventre et mes jambes, et je levais la tête.

Sur la balustrade, au dessus des canapés, Basil me regardait les sourcils froncés. Je me dégageais de l'emprise de mes deux prétendantes, et couru dans les escaliers, me rhabillant come je pouvais.

J'arrivais sur la balustrade, là ou Basil me regardait, l'air mi-furieux, mi-déçu. Je sentais ses yeux qui détaillaient les pans défaits de ma chemise, mes cheveux défaits...

- Dorian... Regardez vous... Vous devenez comme Henry ! Vous ne réfléchissez plus, vous êtes devenu insensible !

Je sentais l'immense déception dans sa voix, et dans ses yeux sombres. Il me semblait enfin comprendre pourquoi Henry avait emmené Basil avec nous ce soir là. Il voulait que Basil me voit, soit déçu, et se décide enfin à briser les liens qui nous unissaient.

Cependant, je n'avais pas à me décider entre Basil et Henry, qui étaient pour moi, deux amis très proches.

- Ecoutez, Basil, il est vrai que ce soir, je ne m'encombre de rien. Mais Lord Henry n'y est pour rien mon ami. J'essaye simplement de sortir de mon esprit certains tourments qui me hantent.

Le ton suave de ma voix avait quelque peu calmé sa colère.

- Et quelles sont ces hantises ?

- Il y en a tant... Mais l'une des principales me revient tous les jours : Que puis-je faire pour vous montrer à quel point je vous suis reconnaissant, vous remercier de tout ce que vous avez fais pour moi, depuis mon arrivée à Londres...

Son visage était totalement empli d'étonnement, tandis que sans savoir réellement pourquoi, je me penchais vers lui pour poser ma bouche contre la sienne.

Il me regarda, effaré, et je craignis qu'il se mette à crier, alors que, contre toute attente, il m'embrassa à son tour, et serra ma taille de ses délicates mains de peintre.



Je sentais enfin ce que Basil retenait depuis qu'il me connaissait, toutes ses envies qui explosaient sur mes lèvres et ma langue

Même si mille fois j'avais embrassé femmes et hommes, la passion véritable avec laquelle Basil montrait son affection me touchait énormément, beaucoup plus que tous ces êtres sensuels qui agissaient sans sentiments.

S'écartant finalement de moi, les yeux clos, le souffle court, il posa sa main sur mon visage en murmurant :

- Dorian... Dorian je vous en prie, ne devenez pas comme Henry... Vous êtes la perfection incarnée, la beauté, le raffinement, l'intelligence... Ne gâchez pas ce que l'on vous offre.

Sa voix douce effaçait toutes mes autres pensées.

- Je vous aime Dorian. Vous le savez. Et même si je sens que j'ai donné mon âme entière à un être qui la traite comme une fleur à mettre à son habit, comme un bout de ruban pour sa vanité, comme la parure d'un jour d'été, j'espère vous avoir au moins montré ce qu'est d'aimer réellement. Car c'est grâce à cela que vous verrez le monde tel qu'il est vraiment. Je vous en prie, laissez l'influence d'Henry de côté...

Je ne pus m'empêcher de lui répondre "Vous savez, mon ami, que les jours d'été sont bien longs..." avant de l'embrasser une seconde fois, serrant contre moi son corps ardent.

Commentaire de l'auteur : Le prochain chapitre marquera le début de la fin pour Rimbaud, et le début de sa nouvelle vie.



7 Juillet 1873, Londres

Note : Cette lettre est la dernière lettre qu'Arthur Rimbaud à envoyé à Verlaine avant leur rupture. Ce chapitre n'est donc pas de mon invention, mais gentiment repris !

[Londres, 7 juillet 1873]

Lundi midi.

Mon cher ami,

J'ai vu la lettre que tu as envoyée à Mme Smith. C'est malheureusement trop tard. Tu veux revenir à Londres ! Tu ne sais pas comme tout le monde t'y recevrait ! Et la mine que me ferait Andrieux et autres s'ils me revoyaient avec toi. Néanmoins, je serai très courageux. Dis-moi ton idée bien sincère : veux-tu retourner à Londres pour moi ? Et quel jour ? Est-ce ma lettre qui te conseille. Mais il n'y a plus rien dans la chambre. - Tout est vendu, sauf un paletot. J'ai eu deux livres dix. Mais le linge est encore chez la blanchisseuse, et j'ai conservé un tas de choses pour moi : cinq gilets, toutes les chemises, des caleçons, cols, gants, et toutes les chaussures. Tous les livres et manuss sont en sûreté...En somme, il n'y a de vendu que tes pantalons, noir et gris, un paletot et un gilet, le sac et la boîte à chapeau. Mais pourquoi ne m'écris-tu pas à moi.

Oui, cher petit, je vais rester une semaine encore. Et tu viendras, n'est-ce-pas ? dis-moi la vérité. Tu aurais donné une marque de courage. J'espère que c'est vrai. Sois sûr de moi, j'aurais très bon caractère.

à toi.

Je t'attends.

Rimb.



10 Juillet 1873, Bruxelles

Note : Chapitre de rupture, enfin terminé après plusieurs mois.
Les choses intéressantes arrivent donc très bientôt.

10 juillet 1873, Bruxelles

- Tu ne peux pas me faire ça Rimb'.

Je n'arrivais pas à croire que j'étais revenu. Qu'il avait réussi à me traîner jusqu'à cette ville miteuse, juste pour le revoir. J'avais quitté Londres pour lui, je m'étais senti abandonné, mais maintenant, j'avais simplement l'impression que j'étais ridicule. Il m'avait informé dans une de ses lettres qu'il voulait se faire sauter la cervelle, qu'il voulait me revoir, et tout un tas de ce genre de conneries. Je voulais voir ce qu'il en était.

- Rimb'. S'il te plait. Reste. Pars pas.

Sa voix tremblait. A cause de la tristesse, et certainement à cause de l'alcool.

Je lui lançais un regard, et me rendis compte qu'il était désespéré. Il avait l'air d'un enfant à qui on avait retiré son jouet préféré.

- Verlaine, tu es totalement ivre. Calme toi.
- Non ! Je ne me calmerais pas ! Je ne te laisserais pas me quitter !

Il baissa brusquement la voix, l'air apeuré tout à coup, de peur que sa mère l'entende meugler. Ce pauvre type ne trouvait pas mieux à faire que de me loger chez ses parents. Il n'avait même plus assez d'argent pour boire ni manger, et il était retourné chez Maman, à Bruxelles. Depuis mon arrivée la veille, il braillait à tout bout de champ, et me rappelait toutes les deux minutes que sa petite femme chérie n'était pas encore venue, qu'il allait se tuer, et qu'il était le plus malheureux des hommes, etc, etc...

- Paul, ne va pas me dire que nous sommes heureux ensemble. Tu ne penses qu'à ta femme, t'as plus un sou et t'es pas foutu d'écrire un ver ! Même tes lettres sont fades !

Je me laissais tomber dans un des fauteuils du petit salon en soupirant et sorti la lettre de Verlaine de ma poche.

- "Je tiens à te confirmer que, si d'ici à trois jours, je ne suis pas retourné avec ma femme, dans des conditions parfaites, je me brûle la gueule. Et gnagnagna" Tu vois, viens pas me parler de te tuer ou quoi que ce soit, tu m'avais garanti que tu serais mort trois jours après le 3 juillet, et pourtant, tu es encore vivant si je ne m'abuse, et nous sommes le 10 ! Si tu avais un tant soit peu de courage, tu serais déjà mort depuis quatre jours ! Tu es ridicule, Paul Verlaine, et c'est pour ça que je ne veux plus rester avec toi. T'as plus qu'à compter sur Mathilde maintenant, je vais te foutre la paix que tu cherches depuis deux ans.

En m'affalant, je poussais un soupir de déception. Même si je ne l'avais jamais aimé, je m'étais habitué à ses yeux soumis, à son crâne dégarni, à sa voix geignarde et à sa présence finalement. Mais j'avais plus envie de vivre comme ça. Je voulais consacrer mes 19 ans à autre chose qu'à un pauvre poète comme lui.

- Arthur, ne me laisse pas.

Hoho... Quand il m'appelait Arthur, c'est qu'il avait vraiment quelque chose à me reprocher.

Je me retournais, les mains sur le dossier, pour le surprendre, les yeux brillants, un revolver à la main.

- Ah ! Bah finalement, peut être que tu pensais sérieusement à te foutre en l'air !



Malgré ma surprise première, je le connaissais, et je savais que je pouvais prendre le risque de le taquiner. Il avait toujours été le pire des poltrons que je connaissais, et j'aurais réagi de la même façon s'il m'avait menacé avec un poireau. C'est pourquoi je me retournais en agitant la main, comme pour dire au revoir.

- A plus Paul, ça peut pas continuer comme ça !
- Tiens, voilà pour toi qui veut partir !

Le bruit d'un coup de feu résonna derrière moi, et fut presque immédiatement suivi par une douleur aiguë au niveau de mon poignet . Un deuxième coup de feu explosa, qui me rata cette fois ci.
Je regardais mon poignet, ébahi. La douleur qui serrait mon coeur à cet instant dépassait de loin celle qui lancinait mon poignet.

Verlaine m'avait tiré dessus !

Nous nous regardâmes quelques instants, aussi choqué l'un que l'autre. Le revolver gisait sur le sol, et Verlaine, les bras ballants, après l'avoir fixé pendant quelques secondes, se jeta à mes pieds en hurlant "Tues moi ! Je t'en pries tues moi !"

Il s'accrocha à mon bras encore valide, me suppliant de l'achever.

- Arthur, pardonne moi !

Je ne réagissais pas, sous le choc de ce qui venait de se passer. Je n'avais plus le dessus sur Verlaine, et maintenant, il me faisait réellement peur.

Une porte s'ouvrit, et la mère de Verlaine entra dans la pièce, essoufflée d'avoir couru. Elle s'assit rapidement, s'éventa de sa main et dévisagea sévèrement son fils, puis moi.

Verlaine reniflait, les larmes coulant encore sur ses joues.

- Paul, il faut l'emmener à l'hôpital !

La mère de Paul le regarda quelques secondes, puis se leva et se dirigea d'un pas ferme vers l'entrée de la maison. J'attrapai mon paletot, et je lui emboitais le pas, suivi par Verlaine, qui pleurnichait toujours comme un gosse.

L'hôpital était à quelques pas du logement de Verlaine, aussi nous y arrivâmes rapidement, et je fus pris en charge par une infirmière laconique, qui m'enleva l'éclat de balle qui restait dans mon poignet sans poser de question, me fit un bandage et nous expédia dehors aussi sec.

Profitant d'une discussion entre Verlaine et sa mère, je m'éclipsais, en direction du port. Paul m'aperçut et vint se placer devant moi. Ses yeux étaient encore brillants de larmes.

- Rimb', je t'en pries, reste avec moi. Je t'aime immensément.
- Paul, c'est terminé. Nous n'avons plus rien à nous apporter l'un et l'autre. Tu as ta femme, ta littérature. J'ai ma vie. Retrouves Mathilde, et oublies moi. Je rentre à Paris.

Je posais ma main sur son épaule et essayait d'avoir l'air compatissant, malgré la peur qu'il m'inspirait désormais. Je voulais juste m'éloigner de lui, me sentir de nouveau en sécurité. Je reculai d'un pas lorsqu'il voulait me prendre dans ses bras.

Il se précipita vers sa mère, lui demanda rapidement quelque chose, et revint vers moi.

- Prends au moins ça. Et écris moi, je t'en pries.

Il me tendit 20 francs, que j'acceptais. Il avait l'air étrange, et son sourire faux me pinça le coeur. En prenant le chemin du port, je remarquais que Verlaine glissait sa main dans la poche de son manteau qui contenait encore son pistolet. Écarquillant les yeux, je me rendis compte qu'il voulait en finir avec moi, et qu'il me détestait encore plus que ce que j'imaginai.



- Paul...Tu veux ? Tu ? T'as ?

Son regard aussi étonné que le mien ne me trompa pas une seule seconde, et j'avais peur qu'il recommence. Qu'il brûle ma gueule plutôt que la sienne.

Le quittant enfin des yeux, je détalais en courant dans une rue voisine et cherchais un policier, ou quelqu'un qui pourrait m'aider. Je me jetais sur le premier homme en uniforme que je rencontrais, et lui expliquait en bégayant que le Sieur Verlaine, en manteau gris, accompagné d'une vieille, voulait attenter à ma vie.

Le policier me suivit jusqu'à Verlaine, qui n'avait pas bougé depuis mon départ. Il était là, seul, désespéré, mais m'effrayait toujours autant. Je m'éloignais vers la rue du port, ne le quittant pas des yeux.

Il me regarda, un éclair de compréhension passa dans ses yeux, et il m'envoya un baiser, l'air totalement désespéré.

J'avais totalement conscience de mon acte, des difficultés que Verlaine allait devoir endurer à cause de moi. Mais j'avais vraiment peur, et l'idée d'un Verlaine en prison me rassurais.

Je errais sur le port, l'esprit totalement embrumé par les événements. J'avais même plus envie de boire, d'écrire, ou même de vivre. J'avais l'impression que ma vie était totalement vidée de sens, et que plus rien n'avait d'intérêt. J'étais un gamin perdu, abandonné, et vraiment con.

Je montais dans le premier bateau pour Londres. Dans la minuscule cabine qu'on m'avait attribué, je me jetais sur la couchette. Je m'enroulais dans mon manteau, et m'effondrais en pleurs.

Verlaine et Rimbaud, c'était terminé.
Ma vie était terminée.



Les autres fictions de Darkecho :

Nuit d'orage	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3656.htm
Le Coeur Révélateur	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3191.htm
Shape of Sorrow	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3175.htm
Sacrifice	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3174.htm
Remember	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3173.htm
Pizza and Love	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3172.htm
Akuroku : l'Histoire d'une After Life.	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3171.htm